

CHARLOTTE BEAUDRY, REGARDER, ENTENDRE, CAPTER, MONTRER.

Charlotte Beaudry peint à partir de documents photographiques, glanés dans des magazines, ou réalisés par elle-même, agrandis et projetés sur un support pictural. Ses portraits démontrent son intérêt pour le photoréalisme, de même que sa formation technique (fresques, trompe-l'oeil, faux-marbre...). Mais chaque portrait se tient à l'essentiel. Dans le dispositif choisi de la composition, dans le détail d'un front, le mutisme d'une figure, l'absence de tout décor ou fond, ou le caractère d'un modèle. Ses portraits se lisent, sans prétention, comme une invitation au décryptage du réel – et de ses aspects cachés.

Le travail du portrait tel qu'il est proposé par Charlotte Beaudry implique une forte circulation interne à travers les oeuvres : en dehors du caractère sériel, c'est assez rare pour être souligné. Ses peintures mettent en exergue en effet, à travers différents types de représentation, une forme de traque du non-dit, du non-déclaré, qui, à partir du portrait lui-même, force à voir au-delà de l'apparence. Ce n'est pas un hasard si les peintures de Charlotte Beaudry ne sont pas réfractaires à la lumière : bien au contraire, par leurs tonalités souvent vives, elles demandent au spectateur de mettre au jour les intuitions, les sentiments de gêne ou de malaise, les secrets plus ou moins avouables qui se perdent – ou émergent – en chacun de nous. Peintures figuratives, où s'exprime à travers les autres une recherche personnelle des origines. Dans « *Les enfants perdus* », ensemble de neuf tableaux carrés, l'artiste transforme toute la vivacité naturelle des expressions en un instant figé, impliquant une sorte de paralysie du regard : celui qu'on porte sur autrui, celui qui est également porté sur l'artiste.

Peintures souvent frontales, sans concessions ni fioritures, les portraits dégagent une vérité insoupçonnée. Cela peut-être le cas dans une silhouette grandeur nature, qui s'apparente à l'art populaire congolais. C'est encore le cas dans la douzaine de tableaux réalisés en série (« *Missing* »), où les têtes découpées dans un panneau de bois sont autant de visages plus ou moins disparus de la surface des choses : hier à peine présents dans un magazine, une série télé, un avis de recherche (peu importe, en fait), aujourd'hui ils ne sont déjà plus là.

Charlotte Beaudry ne cherche pas à maquiller la vérité, ni à recourir à la parodie hyperréaliste pour mieux démasquer le réel : ses portraits sont souvent crus, directs, ils disent la dureté du monde dans lequel nous vivons, sans pour autant tomber dans le travail démonstratif. Ainsi, les grands formats de la série « *Sans issue* » ne délivrent-ils pas de message univoque. La tension naît de l'image présentée – une jeune fille, une jeune femme, sa nuque, des poings liés, un masque sur sa bouche, une figure où l'on ne sait s'il y règne de la joie ou de la douleur, un baiser amoureux -, et du contexte global de la série.

En soi, le portrait affiche déjà une certaine ambiguïté. Replacé dans un ensemble, il propose une seconde lecture, où l'image devient un cadre éclaté, mais également oppressant : quelle confiance accorder à sa propre identité ? Quelles contradictions apporter à l'univers des arts plastiques, qui, à travers ses codes, ses règles, et ses figures emblématiques, demeure encore – malgré de brillantes exceptions, et qui le restent – un univers à domination essentiellement masculine ? Dès lors, dans le portrait d'une jeune femme poussant un cri silencieux, dans l'image de ses poings liés, on est tenté de voir davantage que la simple reproduction d'une réalité sociale ou sexuelle : une métaphore de l'artiste-femme au travail. Les poings liés – impossible de tenir un pinceau -, le cri étouffé, c'est précisément une réinterprétation de cette situation de l'artiste, qui dans sa représentation-même, entend s'y opposer.

Dans l'univers culturel de Charlotte Beaudry, on pourrait citer le premier film de Sofia Coppola, « *Virgin Suicides* », des peintures d'Eric Fischl ou Luc Tuymans, les « 48 portraits » de Gerhard Richter au Museum Ludwig de Cologne, les comptoirs à gâteaux et confiseries de Wayne Thiebaud, un livre de Christine Angot... Elle a d'ailleurs réalisé

.....

un portrait « fragmenté » de la romancière française, un autre encore de l'écrivain anglais Will Self. Mais n'a pas continué dans cette voie, la jugeant au bout du compte de moindre intérêt. Le propos de Charlotte Beaudry ne se contient pas dans le cadre de ces références, aussi intéressantes soient-elles.

Charlotte Beaudry inscrit son travail dans un contexte de revalorisation de la peinture, dans une génération qui n'a plus à se soucier de Duchamp et de la mort de l'art, mais qui pour ces raisons-mêmes doit tout réinventer, alors même que se perpétue ce monde artistique où sévissent les grandes et petites mécaniques marchandes. En toute conscience de ses doutes, de ses interrogations, et de ses refus, l'artiste bat les cartes et les remet en jeu. Peindre, vivre, vivre et peindre, d'une certaine manière c'est toujours se casser les yeux.

ALAIN DELAUNOIS

Critique A.I.C.A.

Journaliste à la RTBF et au quotidien « Le Soir ».